



HAL
open science

Victor Saxer. - Sainte-Marie-Majeure. Une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église (Ve-XIIIe s.). Rome, Ecole française, 2001 (Collection de l'École française de Rome, 283)

Eric Palazzo

► **To cite this version:**

Eric Palazzo. Victor Saxer. - Sainte-Marie-Majeure. Une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église (Ve-XIIIe s.). Rome, Ecole française, 2001 (Collection de l'École française de Rome, 283). Cahiers de civilisation médiévale, 2005, pp.92-93. halshs-01346068

HAL Id: halshs-01346068

<https://shs.hal.science/halshs-01346068>

Submitted on 18 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Victor Saxer. — *Sainte-Marie-Majeure. Une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église (Ve-XIIIe s.)*. Rome, Ecole française, 2001 (Collection de l'École française de Rome, 283)

Éric Palazzo

Citer ce document / Cite this document :

Palazzo Éric. Victor Saxer. — *Sainte-Marie-Majeure. Une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église (Ve-XIIIe s.)*. Rome, Ecole française, 2001 (Collection de l'École française de Rome, 283). In: Cahiers de civilisation médiévale, 48e année (n°189), Janvier-mars 2005. La médiévistique au XXe siècle. Bilan et perspectives. pp. 92-93;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2005_num_48_189_2900_t1_0092_0000_2

Document généré le 01/06/2016

du rapt et du viol — l'accent dans le droit canon étant surtout mis sur la perte de la virginité et le degré de consentement de la victime, souci central également de la littérature hagiographique (chap. III), où avec régularité les vierges martyres échappent miraculeusement à la défloration. Pour trouver dans la littérature médiévale des exemples de viol effectif, il convient de se tourner vers des récits pseudo-historiques, tels ceux de Lucrèce ou de l'enlèvement des Sabines (chap. IV). Hélène de Troie présente un cas intéressant de *raptus* dans le sens d'enlèvement par force. Ici, au delà du désir, le rapt de la reine représente un acte d'agression contre l'État : cas de figure se reproduisant dans la *Conquête de Constantinople* de Robert de Clari, et qui mériterait un ouvrage à lui seul. L'importance du crime se mesure, non pas tant à la souffrance féminine, qu'à son potentiel déstabilisateur pour l'ordre patriarcal. Dans les romans moyen-anglais aussi (chap. V), viol et rapt se placent à l'intersection entre public et privé, l'accent sur l'enlèvement de la femme voilant la menace de viol qui l'accompagne. Dans la plupart des cas, l'honneur des héroïnes de roman est sauf mais, comme le note Saunders, il s'agit là du revers courtois d'une médaille portant à son verso la recommandation par André le Chapelain de violer les paysannes plutôt que de perdre son temps à leur faire la cour, ou le viol de la Rose par l'Amant chez Jean de Meun. Le mariage forcé est un motif récurrent du roman moyen-anglais, de *Havelok le Danois* au *Conte du Marchand* de Chaucer, et le viol n'y est pas rare ; le violeur étant souvent un être féerique (ou démoniaque) qui deviendra le géniteur du héros (ainsi Merlin, mais aussi Gowther ou Degarré). Le *Morte Darthur* de Malory et l'œuvre de Chaucer font l'objet d'une attention particulière (chap. VI et VII), deux auteurs accusés eux-mêmes de *raptus* de leur vivant. Le monde foncièrement masculin de Malory réduit les femmes au rang d'objet, tout en mettant au cœur de la chevalerie arthurienne le devoir de les protéger d'une menace quasi permanente ; situation qui s'inverse dans la *Quête du saint Graal*, où de victime, la femme devient prédateur à l'affût de la virginité du héros. Chaucer, pour sa part, dépeint le viol de manière bien ambiguë. Cet ouvrage est d'une érudition remarquable, et les textes sont analysés avec respect et finesse. À recommander.

Françoise LE SAUX.

Victor SAXER. — *Sainte-Marie-Majeure. Une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église (v^e-XIII^e s.)*. Rome, École française de Rome, 2001, 721 pp., 5 fig., 7 h.-t., 2 plans (Collection de l'École française de Rome 283).

Victor Saxer livre ici un ouvrage de premier ordre du triple point de vue de la méthode, du traitement de la documentation et de celui des résultats obtenus. Sainte-Marie-Majeure, célèbre église romaine, est la plus ancienne basilique mariale de Rome et de l'Occident. Elle a été consacrée le 5 août 434 en l'honneur de la Vierge Marie par le pape Sixte III comme le rappelle l'inscription figurant sur l'arc triomphal à l'intérieur de l'église. Comme le précise d'emblée Saxer, Sainte-Marie-Majeure s'insère dès le v^e s. dans un vaste réseau d'églises — environ vingt-cinq — comprenant la cathédrale (Saint-Jean du Latran) et les églises titulaires des paroisses. Mais Sainte-Marie-Majeure n'est pas une église titulaire. Elle est une fondation papale et c'est à ce titre qu'elle restera pendant de longs siècles l'église de cœur des papes, selon la belle formule de Saxer. Le cadre général du livre est celui de la chronologie historique depuis le v^e s. jusqu'à la fin du Moyen Âge. V. Saxer retrace dans ce livre de plus de 700 pages la longue et passionnante histoire de Sainte-Marie-Majeure. L'objectif a été de définir le statut de l'édifice, sa fonction et son rôle tout au long de ces siècles. Je ne peux ici m'attarder sur chacune des parties qui toutes fourmillent d'informations, d'analyses historiques et liturgiques d'une grande précision — comme à l'habitude chez Saxer — et de conclusions toujours soucieuses d'élargir le propos. L'A. s'intéresse à tout ce qui concerne Sainte-Marie-Majeure et peut permettre de mieux connaître l'église et son fonctionnement culturel comme sa signification historique. Au fil des chapitres, il passe en revue les problèmes relatifs au complexe architectural de l'église et de son décor, ceux concernant le patrimoine liturgique de la basilique et enfin et surtout il aborde avec beaucoup de rigueur la question du rayonnement liturgique et culturel de l'église mariale préférée des papes dans l'espace romain et même au-delà dans l'Église universelle.

Le bilan de la monumentale enquête est remarquable. Faisant siennes les sources archéolo-

giques, ou bien les documents d'archives, et bien sûr les textes liturgiques — pour certains déjà bien connus des spécialistes — Saxer ajoute à sa liste des sources comprenant des manuscrits, des chartes, des incunables et autres livres imprimés ayant appartenu à Sainte-Marie-Majeure et témoignant de son histoire entre le IX^e et le XIX^e s. Saxer a pu examiner de près cette documentation jusque-là restée pratiquement confidentielle. La seconde partie du livre est consacrée à la publication de ce fonds largement méconnu. Il faut insister sur la richesse de ces sources « nouvelles » et éditées par Saxer, notamment les manuscrits liturgiques auxquels l'A. consacre une analyse détaillée. Du point de vue du rôle liturgique de Sainte-Marie-Majeure, Saxer établit que l'*ordo romanus* I a été composé à l'origine pour la célébration eucharistique du jour de Pâques dans la basilique mariale. Cette conclusion me paraît un apport majeur du livre de Saxer, étant donné la postérité tout au long du Moyen Âge de l'*ordo romanus* I considéré à juste titre comme la description du rituel de la messe papale.

Autre acquis majeur du livre : Saxer démontre de façon définitive le rôle essentiel joué par Sainte-Marie-Majeure dans l'organisation et la tenue de la liturgie stationnante romaine. En d'autres termes, Sainte-Marie-Majeure apparaît relativement tôt comme le lieu cultuel par excellence non seulement pour les papes mais aussi pour les Romains. Ces derniers se sont en quelque sorte appropriés la basilique, la considérant comme la basilique de Rome au sens le plus large. À l'instar d'autres auteurs avant lui, Saxer a du mal à franchir l'obstacle constitué par l'interprétation du programme iconographique des mosaïques. À leur propos, Saxer suggère de retirer du pontificat de Sixte III (432-440) leur réalisation et de les placer plutôt du temps de Célestin Ier (422-432).

Au total un ouvrage dorénavant essentiel et indispensable pour quiconque s'intéresse à cet édifice majeur et hors du commun qu'est Sainte-Marie-Majeure mais aussi un livre exemplaire du point de vue de l'attachement aux sources — toutes catégories confondues — que montre Saxer et de celui de la méthode interdisciplinaire appliquée.

Éric PALAZZO.

Maurice SCHELLÈS. - *Cahors, ville et architecture civile au Moyen Âge (XII^e-XIV^e siècles)*. Paris, Éditions du Patrimoine, 1999, 252 pp., 220 ill., 84 plans (Cahiers du Patrimoine, 54).

Avec ce volume sur la ville de Cahors et son architecture civile aux XII^e, XIII^e et XIV^e s., c'est un nouveau fleuron de la déjà riche collection des « Cahiers du Patrimoine » que nous offre Maurice Scellès. L'ouvrage qui se concentre surtout sur la maison cadurcienne de la période prospère du Cahors médiéval est, par sa présentation solidement éprouvée, son texte et son abondante illustration, tout à fait dans la ligne de la très belle série dans laquelle il vient s'inscrire. Quant à l'A., spécialiste reconnu de la maison urbaine au Moyen Âge, il a déjà participé à plusieurs volumes de l'une ou l'autre des collections du Patrimoine ; il peut ainsi nous conduire d'une main avertie dans les rues de Cahors tout en donnant à son étude toute la dimension comparative sans laquelle il n'est pas de « bonne Histoire ». Ce qui lui permet — mais toujours avec prudence — de replacer Cahors et son architecture aussi bien dans le contexte quercynois du moment que dans celui du Sud-Ouest français, voire du Sud européen occidental. Sa bonne connaissance de Figeac, de Caylus, de Saint-Antonin, de Moissac, de Cordes, d'une part, et celle de la demeure médiévale à Montpellier grâce aux travaux de Bernard Sournia et Jean-Louis Vayssettes (n° 1 des « Cahiers du Patrimoine ») d'autre part, lui permettent de distinguer, au-delà de certains traits communs, l'originalité cadurcienne.

L'ouvrage, après une préface d'Yves Esquieu et quelques pages d'introduction, comprend huit chapitres ; ils se répartissent par égalité de nombre — sinon de taille — entre deux grandes parties : l'une historique, l'autre centrée sur l'architecture civile et la maison. L'anomalie qu'il y a à traiter d'abord de l'histoire de Cahors aux XIII^e et XIV^e s. dans les deux premiers chapitres, et de faire ensuite une vaste fresque intitulée : « De la fondation romaine à la ville du Moyen Âge », avant de revenir à « La ville des consuls », n'est en fait qu'apparente. En effet, toute l'étude étant centrée sur les XII^e-XIV^e s., les deux premiers chapitres sont là pour définir le contexte dans lequel s'est épanouie la ville durant sa période de grande prospérité : contexte politique avec le développement du pouvoir consulaire au XIII^e s. et la montée en puissance